



Parution : 8 juin 2018
Format : 12,5 X 21 cm
Roman, 200 pages
Prix : 16 €
ISBN : 978-2-911137-58-7



9 782911 137587

CONTACT :

Corinne Niederhoffer

Tél : 04 90 70 78 78

elansud@orange.fr

DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14

http://elansud.com/boutique/28_chabrilangeas-jean-philippe

Des pissenlits sur ma tombe

Auteur : Jean-Philippe Chabrilangeas

Collection : Hors Collections

] HC [

Les destins de Valentin, ancien fossoyeur, d'Alice, jeune gothique extravagante, et de monsieur Pérez, ancien marin, se croisent et se redessinent autour de l'histoire hors du commun de ce dernier : son ultime odyssee en Méditerranée. Ces éléments, ajoutés au mystère d'Angie, nourrissent cette ode à la mer, à l'entraide et à l'amour.

Mots clés : destinée, mer, odyssee, navigation, voyage, migrants, Méditerranée



Jean-Philippe Chabrilangeas :

Passionné par la poésie, la littérature et la musique, Jean-Philippe Chabrilangeas trouve son inspiration chez les écrivains et artistes surréalistes, les auteurs et musiciens américains.

Infirmier dans les quartiers Est de Marseille, il se ressource en mer par la pratique de la voile.

Élu à l'unanimité lauréat 2017 du Prix Première chance à l'écriture pour *Deltas*, il récidive en 2018 avec ce second roman.
Prix 2018 du second roman

L'image du fantôme que j'étais devenu se répercutait à l'infini dans le décor futuriste de la salle d'attente de Pôle emploi. Sous mes lunettes de soleil, des cernes trahissaient les abus auxquels je m'étais livré ces dernières semaines. Je venais de sacrifier deux mois de ma vie sur l'autel de mes névroses, enfermé chez moi à boire jusqu'à l'écoeurement, en versifiant mon désespoir dans un long poème épique saturé de pathos. J'attendais de mon rendez-vous la promesse d'un nouveau départ. Alice – c'était le nom inscrit sur le badge de l'employée qui me recevait – m'incita à la confiance afin de créer mon profil. J'avais vécu cela chez le psychiatre. Il m'avait signé un arrêt maladie au début du printemps. « Racontez-moi votre histoire » signifie « dites-moi quelle vie de merde est la vôtre ».

Alice pianotait sur son clavier d'ordinateur. Je me suis appuyé au dossier de la chaise et j'ai commencé à parler les yeux rivés sur le bout de mes Converse. Mon récit débute le dimanche matin où j'ai fondu en larmes alors que je nettoyais la tombe de mes grands-parents. J'avais craqué ! Burn-out ! J'étais pourtant habitué à circuler autour des macchabées. Les aléas de la vie m'avaient prédestiné à devenir fossoyeur. Bien sûr, ce n'est pas le genre de métier dont on s'éprend, un beau matin sur le chemin de l'école, après avoir avalé un bol de céréales. Je n'avais pas à proprement parler la vocation, seulement de sérieuses prédispositions. Mon rapport à la mort intervint très tôt. Au sortir de la maternité, ma mère avait installé mon couffin sur la banquette arrière de la Golf GTI que mon père, n'ayant pas dessoûlé depuis ma venue au monde, encastra dans un platane à deux kilomètres de la clinique qui m'avait vu naître. Je sortis de l'accident sans la moindre égratignure, mais délesté de mes géniteurs et des sempiternels complexes freudiens qui me les rendraient tôt ou tard insupportables. Mon chauffard de père n'ayant plus de famille dans la région, ma garde fut confiée à mes grands-parents maternels. Je fus alors bercé au rythme des sanglots de ma grand-mère et de la phrase sans appel que mon grand-père répétait comme une litanie au-dessus de mon berceau : « Ton père était con comme un jambon ! »

Alice éclata de rire. Je posai sur elle des yeux étonnés. Elle se confondit en excuses et m'invita à poursuivre.

Je sais peu de choses de l'histoire d'amour qui m'a donné le jour, sinon que mes parents s'étaient croisés un soir de Saint-Valentin dans une pizzeria et qu'un an plus tard je poussais mon premier cri. Dans un accès d'originalité, en hommage au jour béni de leur rencontre, ils me prénommèrent Valentin. Les deux amants, une fois désincarcérés, furent enterrés dans le cimetière où mon grand-père officiait comme fossoyeur et où j'avais travaillé jusqu'alors, plus par facilité que par l'influence d'un déterminisme social quelconque. J'avais arrêté mes études après avoir obtenu une licence de philosophie. L'idée d'être muté dans un lycée au nord de la Loire pour enseigner Hegel dans des classes surchargées m'avait rebuté. « Rien de grand ne s'accomplit sans passion », telle était ma devise, dis-je en soutenant le regard de mon interlocutrice qui oscillait entre rire et larmes.

Voilà comment je fis le choix d'œuvrer aux côtés de mon grand-père, dont la retraite se rapprochait. J'avais conscience que là n'était pas l'apogée de ma gloire, mais je me sentais heureux de vivre simplement. Le cimetière se trouvait dans une commune aux portes de Marseille. Enfant, j'en avais arpenté les allées dans le sillage de mon aïeul, attentif à ses digressions sur les arcanes du métier. Ma décision désola ma grand-mère, qui me prédisait un grand avenir en tant que professeur de philosophie, voire de philosophe. Elle, qui s'était échinée jusqu'à soixante ans à passer le balai dans les couloirs d'un collège, avait reçu ma réussite scolaire comme une revanche sur la vie. Mon grand-père, lui, appréhendait la philosophie avec l'œil critique du type qui a passé sa vie à en enfouir d'autres. Creuser des trous pour y ensevelir ses congénères affranchit l'homme de bien des concepts métaphysiques ; j'en fis l'expérience au cours de ma vie professionnelle. Il y avait bien longtemps que je savais que nous finissons seuls ; il y eut pourtant un événement qui me plaça au cœur de cette évidence et bouleversa le cours de mon existence.

Je demandai à Alice si c'était bien utile que je relate des faits ne s'avérant pas en rapport avec ma demande d'emploi. Pleine d'empathie, après avoir écouté tomber mes morts sans sourciller, la jeune

fille me pria de m'épancher. Selon elle, tout avait de l'importance. De mon côté, je sortais d'un épisode neurasthénique et je n'avais aucune activité prévue ce matin-là. Alors, je me suis confié.

Ma grand-mère était une petite bougie qui, après avoir éclairé mon enfance, me guida jusqu'à l'autonomie avant de chanceler puis de s'éteindre, soufflée par la maladie d'Alzheimer, il y avait un peu plus de deux mois. Je pensais avoir anticipé le deuil qui me touchait et me croyais prêt à affronter cette absence. Les derniers temps, ce que je partageais de plus intime avec elle n'étaient que des silences dont je présumais la mort être l'écrin. J'appris à mes dépens que les silences des vivants ne sont pas ceux des trépassés.

Un matin, devant la tombe de mes grands-parents, je me mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter. C'est ce qui m'avait conduit chez le médecin, dis-je, heureux de m'être délesté de ce fardeau. Je rajoutai pour résumer la situation que j'avais un peu plus de trente ans, un diplôme de philosophie et une brève carrière de fossoyeur à mon actif.

Dans le silence qui suivit ma confession, elle parut déstabilisée, la mâchoire inférieure tombante, mais la surprise passée, elle arbora un sourire malicieux avant de lâcher : « Quel parcours ! » J'aurais pu prendre cela pour un commentaire cynique, si elle ne m'avait pas regardé avec une pointe de gourmandise en m'invitant à lui conter une anecdote funéraire.

Alice avait de jolis yeux gris et un visage oblong encadré par de longs cheveux noir corbeau aux boucles ondoyantes. Elle posa son menton dans les paumes de ses mains et me fixa avec insistance. Son air inquisiteur me dérouta un instant, avant que je comprenne quel était l'objet de l'intérêt qu'elle me portait. Un tatouage représentant une fine toile d'araignée ornait son poignet et le dessus de sa main gauche. En observant ses yeux, je remarquai qu'un discret maquillage pourpré ombrait ses paupières et faisait ressortir les saillies de sa peau très pâle. Le contraste noir et crème de sa tenue vestimentaire évoquait un style gothique. La trouvant à mon goût, même si j'avoue que l'image d'une veuve noire me dévorant après une nuit d'amour me traversa l'esprit, je lui proposai de prendre un verre le soir même. Elle accepta sans hésitation et me donna rendez-vous dans un pub en vogue du centre de Marseille. Elle revint à l'objet de ma visite et, considérant les offres d'emploi susceptibles de me convenir, ne me laissa guère d'espoir, mis à part dans le domaine des services à la personne. Mon profil de « fossoyeur-philosophe » était peu recherché, s'excusa-t-elle en pouffant, et elle me proposa de choisir un stage parmi une liste qu'elle me tendit. Je parcourus en diagonale le document tout en lui demandant en quoi consistaient les services à la personne. Elle emprisonna la souris de son ordinateur dans sa main arachnéenne et lut à haute voix :

« Nous recherchons une personne attentive, serviable et discrète pour effectuer l'accompagnement de personnes âgées à domicile. Sexe indifférent. Véhicule recommandé. Planning adapté à vos disponibilités. Tarif SMIC horaire. » L'annonce stipulait que le poste à pourvoir se situait dans le huitième arrondissement de Marseille.

Après m'être occupé des morts venait peut-être le temps de prendre soin des vivants. Les stages farfelus ne m'enchantaient guère et, pour reprendre confiance en moi, j'avais besoin de travailler. Elle suggéra qu'il serait intéressant d'effectuer un bilan de compétences afin de m'orienter au mieux, suivant mes aptitudes et mes souhaits. Mon désir immédiat aurait été de l'embrasser, mais je m'abstins de formuler une telle requête. Je sentis un frémissement, le sourire d'Alice avait suffi pour que la vie reprenne ses droits. J'avais passé deux mois à me morfondre, je devais tourner la page.

Je sortis de Pôle emploi le cœur léger. Une éternité me séparait de la dernière fois où je m'étais laissé dorloter, cela devait remonter avant que ma vie sentimentale tende vers le néant. Je passai l'après-midi à me préparer, ne négligeant rien, espérant qu'avec un peu de chance j'arriverais à partager la couche de ma tendre gothique cette nuit même. Ayant pour habitude de réduire mes conquêtes à des aventures d'un soir, cela éviterait que notre relation s'éternise. Je m'étais imposé cette règle à la suite d'une mauvaise expérience de la vie à deux qui avait duré trois longues années. Fidèle à mes principes, je n'y avais pas dérogé depuis.

J'étais heureux de ne plus avoir à traîner mes guêtres autour des tombes, et la perspective de faire autre chose de ma vie, fût-ce un boulot palliatif dans l'immédiat, m'enchantait. Je n'écartais pas non plus la possibilité de reprendre mes études de philosophie, après tout j'étais encore jeune.

Vers dix-huit heures, je pris la direction du centre-ville au volant de la 2 CV bleu pétrole que mon

grand-père m'avait léguée. J'arrivai en avance au Hell's-Angels. Une clientèle bobo occupait quelques tables et parlait fort. Je m'installai à l'écart dans un fauteuil Chesterfield en velours parme. La décoration, clinquante aux accents baroques, versait dans le mauvais goût. Des enceintes diffusaient en sourdine une musique électro répétitive teintée d'un lyrisme sirupeux. Un serveur posa sur la table basse en acier brossé la carte des consommations dédiée d'un côté à un choix de tapas et de l'autre à une sélection de bières venant des quatre coins de la planète. J'étais en train de la parcourir lorsque Alice entra. Sa tenue n'était pas ostentatoire : un chemisier noir, dont les manches en dentelle moussaient sur ses poignets, et une jupe, noire également, serrée à la taille par un corset à lacets, tombait sur une paire de bottines de style motard. La seule touche de couleur se limitait à un discret foulard rubis. Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon bohème que traversait une broche argentée. Elle me tendit un post-it sur lequel je pus lire un nom et un numéro de téléphone, celui de la société qui recrutait un garde-malade. Alice avait pris la peine de se renseigner, il s'agissait d'un mi-temps. Elle avait pensé que c'était adapté pour une reprise du travail en douceur. Je l'ai remerciée en lui promettant de prendre rendez-vous dès le lendemain.

Je la trouvais à mon goût, un peu irréaliste dans cette ambiance feutrée. Nous commandâmes un assortiment de tapas et deux bières anglaises. Elle était végétarienne. Je suivis son choix. Après les excès de ces dernières semaines, il était souhaitable que je reprenne ma santé en main. Nous parlâmes de choses et d'autres avant d'en venir au tutoiement et à aborder ce dont elle mourait d'envie, je ne sais pas si le verbe est bien choisi : ma vie d'entre les tombes. Elle se délecta des réductions de corps qui finissaient en fous rires parce qu'un chien errant avait dérobé un tibia ou d'histoires de curés, victimes d'homélies passionnées, qui glissaient dans les fosses. Alice m'écoutait, enchantée, et cela me comblait. En sortant du pub, sous le charme de cette soirée, je ne m'imaginai pas ailleurs que dans les bras d'Alice. Dans la tiédeur de la nuit, les lumières de la ville tremblaient sur l'eau du vieux port. Elle me parla de son intérêt pour la culture gothique. Elle aimait par-dessus tout le romantisme suranné que cet état de spleen lui procurait. Elle détacha ses cheveux, s'arrêta et se tourna vers moi. Je n'avais qu'à approcher mes lèvres pour l'embrasser, mais je lui pris la main en continuant à marcher. Dans le silence, prisonnier de sa toile d'araignée, j'étais impatient de savoir si d'autres tatouages ornaient des régions plus intimes de son anatomie. Il était déjà tard et j'avais envie d'elle. Je racontai une nouvelle fois, ainsi que je le faisais habituellement dans ce contexte, ma tragédie d'orphelin, n'omettant pas d'ajouter le décès encore frais de ma grand-mère au nombre des cadavres familiaux. Alice ne dérogea pas à la règle, dans un élan de compassion, face à l'être fragile que je venais de lui décrire, elle me prit dans ses bras et m'embrassa avec fougue. Elle habitait à cinq cents mètres de là, une heure plus tard, j'étais dans son lit. Vers trois heures du matin, je quittai son deux-pièces en lui promettant de la rappeler.

2

Sur une petite plaque couleur bronze, le nom de Pérez indiquait que je me trouvais à la bonne adresse. La porte d'entrée était entrebâillée. Je frappai, passai la tête à l'intérieur et aperçus, dans le miroir en enfilade, une jeune femme. Elle fumait une cigarette, appuyée au garde-corps en fer forgé qui ceignait le balcon. J'avançai jusqu'à elle et me présentai succinctement. Le soleil cuivrait les tuiles des toits alentour et l'ombre fraîche du printemps noyait les ruelles menant au port de la Madrague. En contrebas, la mer était aussi inerte qu'un lac de montagne au cœur de la saison chaude.

[Retour fiche technique](#)